

mirent à l'œuvre sans retard, s'employant avec tout le zèle possible à la conversion des sauvages de Québec et des autres localités, ainsi qu'aux fonctions du saint ministère auprès des quelques catholiques français du Canada. Leurs premières années de séjour dans notre pays furent une période bien pénible de souffrance, de privations, d'angoisses continuelles; les moindres voyages étaient alors difficiles et de longue durée, et se faisaient à travers les forêts, à pied ou à la raquette, ou par eau en canots d'écorce; on ne savait pas se protéger contre les rigueurs de notre climat, comme nous le savons faire maintenant, et de plus la colonie, n'ayant encore par elle-même aucune ressource, était exposée chaque année aux horreurs de la famine, si des vaisseaux de France ne lui apportaient à temps les secours nécessaires. Mais le dévouement apostolique de ces hommes de Dieu les rendait capables des plus grands sacrifices; ils semblaient se multiplier avec les besoins du pays; aussi, malgré leur petit nombre et les faibles recettes qui leur arrivaient plus tard de la province de Paris, nous les retrouvons à Taloussac, aux Trois-Rivières, chez les Montagnais, chez les Nipissiniens et jusque sur les bords du lac Huron, prêchant l'évangile à ces peuples barbares, étudiant leur langue afin de leur être plus utiles, rédigeant un dictionnaire de la langue huronne, comme le firent les Pères Le Caron et Viel, écrivant les annales de leurs missions, comme celles que nous a laissées le Frère Sagard dans son *Histoire du Canada* et dans son *Grand voyage au pays des Hurons*. Ce bon et naïf chroniqueur rapporte que dans leurs courses lointaines les missionnaires Récollets vivaient dans des cabanes, couvertes d'écorce, qui laissaient pénétrer la pluie ou la neige; ils avaient le plus souvent pour table à diner une natte de jonc, pour nappes et serviettes des feuilles de blé-d'Inde, pour chandelle des cornets d'écorce de bouleau, pour chevet un billot de bois, pour couvertures leurs manteaux; ils étaient quelquefois des six semaines et des deux mois sans manger de viande, sinon un peu de chien, d'ours ou de renard qu'on leur donnait dans les festins. La sagamité était leur nourriture ordinaire; leur breuvage n'était autre que l'eau des ruisseaux ou l'eau d'érable. Cette vie si rude et si peu conforme aux habitudes de gens civilisés, ne les empêchait pas d'être contents de leur sort; ils étaient très attachés à leurs missions et aux pauvres sauvages, et travaillaient avec intelligence au progrès même matériel de la colonie. Ils encourageaient l'agriculture et ils donnèrent l'exemple en défrichant à Québec un terrain qui produisit d'abondants récoltes de blé et d'autres céréales.

Dans les premières années de leur séjour à Québec, quelques-uns de ces religieux furent obligés de passer en France avec Champlain pour y seconder les projets que cet homme de génie voulait faire prévaloir en faveur de sa nouvelle patrie. Bien loin de se laisser rebuter par la perspective peu agréable des fatigues, des privations, du martyre même dont ils pouvaient devenir les victimes, ils revenaient avec joie et courage continuer l'œuvre de dévouement héroïque à laquelle ils avaient consacré leur vie.

Après avoir pris une connaissance suffisante du pays et de ses besoins au point de vue religieux, les Récollets décidèrent, avec l'autorisation de leurs Pères de France, de fonder à Québec une habitation permanente, d'où les missionnaires seraient envoyés chez les nations sauvages chaque fois qu'on en reconnaîtrait l'utilité. Cette habitation devait aussi servir de séminaire où l'on élèverait de jeunes sauvages dans la religion chrétienne.

(à continuer.)

## L'Abelle.

«*Tou en et bac olim memini*» La dit.

QUÉBEC, 30 DÉCEMBRE 1886.

### La messe de minuit.

La messe de minuit a été dite, comme par les années passées, dans la chapelle de la Congrégation. Inutile de dire que cette cérémonie a été touchante; non pas qu'on y ait déployé beaucoup de pompe et de magnificence: quand on célèbre le mystère d'un Dieu naissant dans une crèche, ce n'est pas tant à l'éclat des solennités extérieures que l'on demande des émotions vives et fortes qu'à la méditation des sublimes abaissements d'un Dieu Sauveur. Et d'ailleurs, quoi de plus touchant et de plus grandiose à la fois que ces vieux cantiques de Noël, avec leur admirable et naïve simplicité! Comment ne pas sentir une larme d'attendrissement mouiller sa paupière, en entendant ces accents pleins d'une aimable candeur nous annoncer l'agréable nouvelle qu'un Sauveur enfant nous est né, inviter les fidèles à s'unir aux bergers pour aller voir le Messie, célébrer les humiliations de ce divin enfant, plus grand dans son étable de Bethléem que les rois dans leurs somptueux palais. Ce langage simple et doux a quelque chose qui va au cœur. Pour nous, congréganistes, une autre circonstance vient encore ajouter à la touchante beauté de cette cérémonie: nous célébrons la naissance de Jésus au pied de l'autel de Marie, dans ce sanctuaire béni où, chaque dimanche, nous allons dire à notre

mère du ciel notre filiale affection et notre reconnaissance. Oh! alors, comme nous sentons bien notre bonheur d'être enfants de Marie! Du haut de son autel où elle semble protéger encore, comme jadis à Bethléem, le sommeil de son divin enfant, cette mère admirable nous tend les bras et semble nous dire: "Approchez sans crainte, mes enfants; le fils que j'ai donné au monde il y a dix-huit siècles, et dont vous célébrez aujourd'hui l'avènement est votre frère, puisque c'est moi, votre mère, qui lui ai donné l'existence. Oh! demandez donc avec confiance: la prière d'un frère est rarement refusée, surtout lorsqu'elle est faite sous le regard d'une mère." Ton haute invitation bien propre à inspirer de la confiance à ceux qui, en se consacrant d'une manière spéciale au culte de Marie, sont devenus ses enfants privilégiés et ont par là même resserré leurs liens de fraternité avec le divin enfant de Bethléem.

A nos abonnées des collèges

L'Abelle, en dépôt de la grave réserve qui préside à tous ses mouvements, se permet quelques fois de laisser flotter les rênes de son imagination, — vous ne devez pas ignorer qu'elle en a une — et de s'envoler aux régions enchantées de l'idéal. En voulez-vous une preuve? Ecoutez-la vous raconter elle-même la douce illusion dont elle se berçait tout dernièrement encore, en songeant à la sérieuse obligation qui allait incomber à quelques-uns de ses abonnées aux approches du nouvel an. "Mon rêve à moi, se disait-elle, serait de pouvoir, chaque semaine, aller porter à mes amis les rayons choisis de ma ruche sans exiger d'autre rémunération qu'un sourire de bienveillance avec une parole d'encouragement. Oh! le travail de la ruche, je ne le compte pour rien: voltiger toute la semaine dans mon petit parterre, me reposer de temps en temps sur des fleurs qui ne demandent qu'à me céder les sucs les plus purs de leurs calices, n'est ce pas un plaisir pour moi; et d'ailleurs, ne suis-je pas déjà trop récompensée de mes quelques fatigues par la pensée que je puis procurer quelques quarts d'heure d'agrément à ceux qui m'honorent de leur sympathique accueil." Entraînée par ces élans d'un cœur plus généreux que prudent, l'Abelle voulut faire disparaître à tout jamais le rayon le moins poétique sans doute, mais le plus nécessaire qu'elle vous offre chaque semaine, après tous les autres. Mais soudain, un spectre affreux se dresse devant elle, portant sur son front décharné cette inscription lève mais significative: *banquet*. La banqueteroute aux portes de la ruche! Pouvez-vous imaginer quelque chose de